Homme, deviens essentiel !

Dédié à mes amis

> Les hommes avaient beau s'efforcer, après s'être entassés par centaines de milliers dans un petit espace, de défigurer la terre sur laquelle ils se pressaient, ils s'efforçaient d'amonceler des pierres pour que rien n'y pousse, ils avaient beau le nettoyer de toutes les herbes qui surgissaient, ils avaient beau faire le ménage avec de la houille, avec du naphte, ils avaient beau élaguer les arbres, chasser tous les animaux et les oiseaux - le printemps était quand même le printemps, même dans la ville !
>
> (Lev N. Tolstoj, *Résurrection*, Première partie, chapitre 1)

Il s'adressait aux enfants avec des gestes et des mimiques, il tendait la joue gauche aux bourreaux et répondait en termes mesurés. Marcel Marceau n'hésitait pas à franchir la frontière suisse avec les orphelins juifs dont les parents avaient été déportés, impitoyablement traqués par la Gestapo. C'est son attitude qui le distingue, et non les applaudissements de son public. Avec son "Art du Silence", il a montré comment saisir l'essentiel avec peu de moyens d'expression, suivant l'exemple des peintres du siècle précédent.

Pouvons-nous mesurer le talent et le savoir d'un artiste qui avait les plus hautes exigences envers lui-même et qui n'a fait confiance à sa propre maîtrise qu'à la toute fin, lorsque tout le monde l'avait abandonné ? Vincent Van Gogh n'avait que son attitude, celle qui remet tout en question en toute sincérité, qui juge honnêtement et qui n'a donc rien à craindre si ce n'est son propre jugement jusqu'à l'auto-accusation et la sentence. Son propre père l'a méprisé parce qu'en tant qu'artiste, il déshonorait la réputation de sa famille de commerçants. Ses ancêtres étaient même fournisseurs des cabinets du roi et de la reine à La Haye. Bien que son cousin Anton Mauve, lui-même peintre reconnu, ait voulu le forcer à poursuivre ses études au crayon, Vincent avait confiance en sa vocation, qu'il avait choisie en 1880. Les deux femmes dont il était amoureux l'avaient rejeté. Loin d'une source de revenus assurée et dépendant du soutien de son frère Théo, il opta pour une cohabitation extra-bourgeoise avec Sien, une jeune femme à qui sa propre mère avait demandé de se prostituer pour subvenir aux besoins de la famille. Il s'occupa d'elle, de leur fille de cinq ans et du fils qu'elle lui donna, Willem. Aux critiques, il répondit qu'il avait déjà aimé plusieurs de ces femmes, qui "sont calomniées en haut de la chaire par ces pasteurs, condamnées et chargées d'opprobre. Moi, au contraire, je ne les calomnie pas". Vincent, qui dans ses lettres à Théo racontait ses expériences de lecture de Balzac, Flaubert, Zola, mais aussi Dickens et d'autres auteurs de critique sociale, a représenté le travail des gens humbles, notamment des paysans et des tisseurs, par des gravures, des aquarelles et des huiles sur toile. Il respectait et admirait l'attitude et l'engagement du peintre Charles de Groux, qui avait pris pour thème la paupérisation des ouvriers, après avoir découvert, lors de ses études à Düsseldorf, l'école de peinture dans laquelle Wilhelm Ludwig Heine et Ludwig Knaus s'étaient tournés vers des thèmes sociopolitiques après la révolution de 1848. Ils avaient tenté de thématiser les écrits de critique sociale de Georg Büchner.

Aucun artiste dont on perçoit les tableaux avec impartialité et avec la technique picturale, mais aussi aucun écrivain dont la plume remplace le pinceau et qui tente de puiser dans les couleurs de son imagination, ne mérite qu'on ne cherche pas à le comprendre dans son essence. Lorsque Georg Büchner esquisse son champ de blé dans son drame *Woyzeck*, il rappelle le style de peinture de Van Gogh, qui représente l'essentiel en quelques traits.

> Comme le soleil brille au jour de Chandeleur
> Et le blé est en fleur.
> Ils marchaient dans la prairie,
> Ils allaient par deux et par deux.

> Les joueurs de pipeau marchaient devant ...[1]

Bien sûr, Georg Büchner ne représente pas la nature telle qu'elle est. Ce serait contraire à la perception de la nature de l'époque moderne, qui a commencé avant la Révolution française. Le jour de la fête de la lumière, c'est-à-dire le 2 février, le blé n'est pas en fleur et la prairie doit d'abord pousser, sans parler du soleil. Même si la fillette récite ces vers dans une apparente ignorance, ils correspondent à l'histoire absurde de la grand-mère à la fin de la scène. L'auteur se préoccupe de l'oppression de la nature par la société et ses principes moraux religieux. Dans les situations des scènes 19 et 20 de Woyzeck, il met le doigt sur la plaie : la femme adultère, à qui l'on pardonne, et le corps du Christ, « rouge et rond ». Marie ne peut plus chanter et ne sait pas pourquoi. A la demande du troisième enfant, la grand-mère raconte:

> Venez, petits crabes ! - Il était une fois un pauvre enfant qui n'avait ni père ni mère, tout était mort et il n'y avait plus personne au monde. Tout était mort, et il est allé chercher jour et nuit. Et parce qu'il n'y avait plus personne sur la terre, il voulait aller au ciel, et la lune le regardait si gentiment ; et quand il arriva enfin à la lune, c'était un morceau de bois pourri. Puis elle est allée au soleil, et quand elle est arrivée au soleil, c'était une fleur de tournesol fanée. Et quand elle arriva aux étoiles, c'étaient de petits moustiques dorés, infectés comme la pie-grièche les met sur les prunelles. Et quand elle voulut revenir sur terre, la terre était un bassin renversé. Et il était tout seul. Elle s'est assise et a pleuré, et elle est encore là, toute seule.

La pie-grièche écorcheur ou pie-grièche à dos rouge est une espèce d'oiseau qui empale ses proies, parmi lesquelles figurent des petits mammifères et d'autres oiseaux, sur des épines. Ils sont les collecteurs des espèces d'insectes, d'oiseaux et de petits mammifères. Mais ils ne dissèquent pas leurs proies ou ne les observent pas lors d'expériences, comme le docteur qui classe les hommes en différentes espèces : "Woyzeck, il a la plus belle aberration mentale, la deuxième espèce, très bien développée. Woyzeck, il reçoit un supplément ! Deuxième espèce : idée fixe avec état général raisonnable. - Il fait encore tout comme d'habitude ? rase son capitaine ?" Le titre " Il (Er)" désigne l'objet scientifique en tant que " sujet " et " cas " de l'étude de cas, qui est marqué comme espèce dans l'original allemand avec une grande lettre initiale : " Il est un cas intéressant. Sujet Woyzeck, il reçoit une allocation, qu'il se tienne bien ! Qu'il montre son pouls. Oui". L'homme est ici présenté dans toute sa misère d'objet des sciences, de pion d'une classe sociale, humilié par la religion et la tradition bourgeoise. Le « conte » de la grand-mère dans la scène précédente reflète la réalité nue des humiliés, contrairement à Victor Hugo, dans le roman *Notre Dame de Paris*, où l'amour éternel de Quasimodo triomphe de toutes les humiliations. Après l'exécution d'Esmeralda, il l'a étreinte pour toujours. Si l'on tentait de séparer son squelette de celui d'Esmeralda, il serait réduit en poussière.[2]

Charles Dickens a consacré l'œuvre de sa vie à la représentation de la dure réalité d'une société dans laquelle même les enfants ne sont pas protégés. Dans *Oliver Twist*, l'un de ses premiers romans, Dickens dépeint déjà de manière impressionnante la faim et la maltraitance des enfants. Le jour de son neuvième anniversaire, le jeune orphelin Oliver est accueilli dans une maison de travail pour déshérités, où on doit lui donner du travail et du pain. Mais le jour même, le conseil d'administration décide de rendre les règles si efficaces que la plupart des pauvres ne seraient bientôt plus un fardeau pour eux :

> Les membres du conseil d'administration étaient des hommes très intelligents et d'une grande perspicacité philosophique, et à peine avaient-ils tourné leur attention vers la maison de travail et tout ce qui s'y rapportait qu'ils découvrirent immédiatement ce qu'un simple mortel n'aurait jamais pu découvrir, à savoir que les pauvres s'y trouvaient très bien. Comme si la maison de travail n'était qu'un lieu de divertissement public pour les classes pauvres, une taverne où l'on n'avait pas besoin de payer, un endroit où l'on pouvait prendre son petit déjeuner, son déjeuner, son thé et son dîner aux frais de la communauté - un Elysée de briques et de mortier où l'on plaisantait et où l'on jouait, mais où l'on ne travaillait pas en réalité. Nous sommes les hommes qu'il faut pour mettre de l'ordre ici, se dit le comité directeur. Et c'est ainsi qu'ils ont ordonné que tous les pauvres gens aient le choix - il n'était bien sûr pas question de les forcer - soit de mourir lentement et progressivement de

1 Büchner, G. Woyzeck. Image 21.

2 Dans le dernier chapitre intitulé « Le mariage de Quasimodo »

> faim dans la maison de travail, soit de mourir rapidement et soudainement à l'extérieur.[3]

Le jeune garçon apeuré, à qui l'on ordonne de prier quoi qu'il arrive, est bientôt rejeté par la communauté et mis au service d'un croque-mort parce qu'il a demandé une deuxième portion de porridge ! Il n'a pas compris la loi la plus importante de sa société : Seuls les riches peuvent mener une vie agréable, tandis que les pauvres doivent se soumettre, souffrir de la faim et être maltraités. L'État, qui attribue les fonctions, et l'Église, qui ordonne aux pauvres d'accepter leur vie dans le besoin et de prier, y veillent.
Pourquoi devrions-nous suivre des constructions idéologiques qui ne font que perpétuer la pensée du maître-serviteur ? Si nous comprenons les Lumières non seulement comme un progrès, mais aussi comme la perte d'une relation intime avec le Créateur, nous pouvons comprendre notre époque et le siècle de l'accession au trône de la technologie. Les généraux et les dirigeants des guerres mondiales sont les fausses figures paternelles, dirigées par les idoles que notre culture croyait en fait avoir dépassées. L'apparition du Fils de Dieu détermine l'entrée de l'homme dans la phase finale de la prise de conscience, que nous n'avons pu expliquer ni philosophiquement ni psychologiquement. Notre pensée atteint une nouvelle dimension dans la conscience du « nous », qui peut nous ouvrir les yeux.[4] Nous voyons alors que nous nous sommes trompés nous-mêmes, comme l'empereur avec ses habits neufs.[5] Nous nous souvenons aussi alors que nous sommes venus au monde nus. Qui voit en fait l'homme sans son rang et ses vêtements qui ne laissent deviner que sa silhouette ? Voulons-nous qu'il soit nu ou plutôt qu'il soit représenté de manière stylisée, héroïque ou érotique ?
Dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, Michel de Montaigne écrit:

> Certes, quand je me imagine l'homme tout nud (oui en ce sexe qui semble avoir plus de part a la beauté), se tares, sa subjection naturelle et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raisons que nul autre animal de nous couvrir . ... Vrayement, c'est aussi un effect digne de consideration, que les maîstres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuse l'entiere veuë et libre du corps qu'on recherche; que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme, ...[6]

Ensuite, Montaigne déshabille l'homme lui-même de ses avantages devant les animaux dont il est si fier :

> Mais, pour revenir à mon propos, nous avons pour notre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude de chose à venir, voire, après nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpaié ce beau discours dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connoistre, si nous l'avons achetée au pris de ce nombre infiny de passions ausquelles nous somme incessament en prise.

Don Quichotte de la Manche, le chevalier de la figure pitoyable, se bat contre les moulins à vent de la société bourgeoise qui suit ses idées fixes comme un chien son os. Mais il n'est pas la caricature de héros des épigones de l'épopée médiévale, ni le rêveur idéaliste ou le fou comme le présente le

3 Dickens, Ch. (publié en feuilleton de 1837 à 1839 dans la revue Bentley's Miscellany). Oliver Twist ; or, The Parish Boy's Progress. - „The members of this board were very sage, deep, philosophical men; and when they came to turn their attention to the workhouse, they found out at once, what ordinary folks would never have discovered – the poor people liked it! It was a regular place of public entertainment for the poorer classes; a tavern where there was nothing to pay; a public breakfast, dinner, tea, and supper all the year round; a brick and mortar elysium, where it was all play and no work. »Oho!« said the board, looking very knowing; »we are the fellows to set this to rights; we'll stop it all, in no time.« So, they established the rule, that all poor people should have the alternative (for they would compel nobody, not they), of being starved by a gradual process in the house, or by a quick one out of it.“

4 Cf. Kilian, Hans (1971). Das enteignete Bewußtsein (La conscience expropriée). (Deuxième partie. II. L'hominisation psychosociale inachevée de l'homme. 1) Fragment d'une théorie de l'évolution psychohistorique.) Hermann Luchterhand Verlag, Neuwied am Rhein und Berlin. P. 233-236.

5 Les habits neufs de l'empereur (en danois « Keyserens nye Klæder ») est un conte de fées de l'écrivain danois Hans Christian Andersen. Source : Wikipedia.

6 Montaigne, M. de (1569). Essais XII. Apologie de Raimond Sebond. Garnier-Flammarion, Paris 1979. - Raimundus Sabundus (*env. 1385 à Barcelone ; †29 avril 1436 à Toulouse) a écrit entre 1434 et 1436 *Liber creaturarum*, appelé aussi plus tard *Theologia naturalis*, que Montaigne a traduit au français en 1569.

barbier dans le premier chapitre de la deuxième partie avec son histoire. Sa réponse est donc très claire :

> Eh bien, Monsieur Grattebarbes, Monsieur Grattebarbes, comme il faudrait être aveugle pour ne pas voir à travers un tamis ! Comment est-il possible que vous ne sachiez même pas que toutes les comparaisons d'un esprit avec un autre esprit, de la bravoure avec la bravoure, de la beauté avec la beauté et de la famille avec la famille sont toujours haïes et mal reçues ?

Dans la première partie du *Quichotte*, le gentilhomme Cervantes, qui est parti en guerre pour son pays, s'est bien gardé de tenir des propos explicites qui pourraient rapprocher le protagoniste de l'auteur. Après la publication de la pseudo-suite de son roman, il s'est néanmoins senti obligé de faire une mise au point fondamentale.
Il a un message important à faire passer au roi, qui doit se préparer à une attaque inattendue des Turcs. Il ne veut toutefois pas le révéler, afin qu'il ne parvienne pas prématurément et de manière bavarde aux oreilles du roi. Le barbier promet de garder le silence. Lorsque le curé se porte garant du barbier en vertu de sa fonction, "à laquelle est attachée l'obligation de garder le silence", Quichotte révèle son message. A ceux qui doutent de sa force de caractère et de sa raison, il dit:

> En tant que chevalier itinérant, je veux vivre et mourir, et que le Turc descende ou monte quand il le veut et avec toute la puissance qu'il peut, je dis encore une fois que Dieu me comprend.

Après l'histoire du barbier, qui doit le comparer à un fou, il répond avec indignation, mais indique aussi toutes les raisons qui ont rendu nécessaire son message à la société de son temps : :

> Moi, monsieur le barbier, je ne suis pas Neptune, le dieu des eaux, et je ne demande pas qu'on me croie intelligent, si je ne le suis pas ; je m'efforce seulement de faire comprendre au monde l'erreur dans laquelle il se trouve, en ne ressuscitant pas ce temps bienheureux où l'ordre de la chevalerie errante se distinguait ; Mais notre époque dégénérée n'est pas digne de jouir d'un tel bien que celui dont jouissaient ces âges où les chevaliers errants prenaient sur leurs épaules le grand devoir de défendre les royaumes, d'assister les vierges, de secourir les orphelins et les mineurs, de châtier les exaltés et de récompenser les humbles. La plupart des chevaliers que l'on voit aujourd'hui craquent de la soie, du brocart et des riches vêtements dont ils se vêtent, au lieu que la cotte de mailles ne fasse du bruit.

Il donne ensuite, en dépit de tous les reproches de prolixité fabulatrice, une large énumération de la serviabilité sacrificielle du chevalier itinérant, contre tous les éléments :

> Maintenant, il n'y a pas de chevalier qui dorme dans les champs, tout soumis à l'impétuosité du ciel, armé de toutes ses pièces d'armes, de la tête aux pieds ; maintenant, il n'y a pas de chevalier qui, sans lever le pied de l'étrier, appuyé sur sa lance, ne se donne qu'un doux assoupissement, comme le faisaient les chevaliers errants d'autrefois. Maintenant, il n'y a personne qui sorte de la forêt, s'engage dans les montagnes et arrive sur la mer stérile et déserte, agitée de tempêtes, où il trouve sur la côte un petit bateau sans rames, sans voiles, sans mât ni autres accessoires, Il s'y jette d'un cœur intrépide et s'abandonne aux flots inexorables de la mer profonde, qui tantôt le jettent vers le ciel, tantôt le précipitent vers les abîmes ; mais lui, la poitrine opposée à l'impétuosité de la tempête, se trouve, au moment où il y pense le moins, à plus de trois mille lieues de l'endroit où il s'était embarqué ; En pénétrant dans une terre lointaine et inconnue, il rencontre des choses dignes d'être écrites non sur du parchemin, mais sur de l'airain.

Les exploits du chevalier itinérant, qui met sa vie en jeu pour celle des autres, devraient déjà être écrits dans l'airain pour que l'on se souvienne de lui, car les vertus chevaleresques et la morale ont perdu leur valeur :

> Mais maintenant, la paresse triomphe de la diligence, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, la vantardise de la bravoure, la théorie de la pratique des armes, qui ne vivaient et ne brillaient que dans ces âges d'or et seulement par les chevaliers errants.

Cervantès a réussi à soustraire son *Don Quichotte* à l'interprétation académique. Même les

académiciens d'Argamasilla[7] l'enterrent, lui et ses compagnons, sans autres subtilités académiques, avec une épitaphe et des sonnets en vers cahoteux et banals à la fin du livre I. A l'objection du curé, qui présente les preux chevaliers des épigones de la poésie chevaleresque médiévale comme de la pure fiction, Don Quichotte répond par des descriptions provocantes des héros, tirées de sa propre expérience ou de 'sources sûres'. Il aurait connu Amadis lui-même et, pour le prouver, il décrit en détail sa noble figure et son caractère. Comme un enfant qui se fait réprimander pour ses idées fantastiques, il donne des preuves de sa perception exacte de la réalité et décrit les chevaliers idéalisés dans tous leurs détails physiques.

Pourtant, on ne peut pas classer *Don Quichotte* uniquement comme une parodie. Pourquoi un soldat qui s'est battu pour sa foi et pour sa patrie devrait-il se contenter de critiquer la littérature épigone de l'épopée chevaleresque médiévale ? Un siècle avant *Les Voyages de Gulliver*, sa satire montre déjà le combat presque perdu d'avance du berger David, autrefois sûr de sa victoire et jouant de la harpe, qui lutte avec perspicacité contre le guerrier Goliath, dont les mensurations (six coudées et une largeur de main), l'armure et les armes font déjà peur, et qui s'empare de la terre par la force[8].

Cervantès a soigneusement choisi les interlocuteurs de Don Quichotte : Le barbier, tout comme le curé, représente la raison bourgeoise qui mesure la vie à l'aune d'un critère impitoyable. L'ordre doit être de rigueur, mais les arpenteurs du monde ne laissent pas un cheveu à l'imagination d'un adulte, et à vrai dire, l'arpentage commence dès la sortie du jardin d'enfants, où ils peuvent encore jouer. Ensuite, les enseignants et les prêtres leur donnent les normes avec lesquelles ils doivent comprendre le monde. Quand ils sont grands, ils écoutent la voix du peuple chez le barbier.

Même s'il voit sa fin arriver et qu'il finit par regretter ses errances et sa fantaisie mal placée, il reste Don Quichotte, et malgré toutes les affirmations selon lesquelles il regrette sa fantaisie mal placée et ses deux sorties de route, il ne sera jamais Alonso Quijano, comme Cervantès le prétend, mais Don Quichotte de la Manche. Cervantès n'a en effet qu'une seule chance de vivre sa vie comme son cœur le veut : en tant que Don Quichotte de la Mancha. Ses derniers mots sonnent comme une déclaration d'amour : "C'est pour moi seule que Don Quichotte est né, et moi pour lui ; ...", mais il ajoute ensuite : "il pouvait agir et moi écrire ;[9] Le dernier mot revient donc à sa plume. Il est le pionnier stoïcien de la modernité. Son combat n'est pas vain, car d'autres quijotes l'ont suivi et le suivront. Même s'ils sont peu nombreux : Ils ne sont jamais seuls, car Dieu les comprend.

À sa manière, Antoine de Saint-Exupéry a appelé au 20e siècle à voir la Terre avec les yeux d'un enfant. Dans *Le Petit Prince*, le pilote explique ainsi sa décision d'abandonner à 6 ans une carrière prometteuse de dessinateur pour aller à l'école :

> Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermé, et de m'ínterésser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire.

Par ses questions, le petit prince lui montre que la taille, la performance et l'efficacité ne sont pas déterminantes. Mais c'est sa rencontre avec le renard qui nous permet de percevoir sa personnalité. Le renard demande au petit prince de l'apprivoiser. Mais le petit prince répond au renard qu'il n'a pas beaucoup de temps, car il a beaucoup à apprendre. Le pilote, qui a tant appris, doit dessiner. Le petit prince d'une autre planète veut apprendre tant de choses, mais il doit tout simplement apprivoiser un renard. Mais pourquoi ? Le renard dit:

> On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des chose toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi![10]

Saint-Exupéry n'a pas besoin d'être visionnaire pour prédire l'évolution de la société dans le futur. Une bonne observation suffit. Les intrigues sans cœur et les calomnies de la société ont en effet

7 En secouant un peu le mot, on obtient Amargasilla : le siège des aigris.
8 1 Samuel 17, 4-7.
9 Para mi sola nació don Quijote, y yo para él ; el supo obrar, y yo escribir ; "
10 Saint-Exupéry, A. (1943). Le Petit Prince. Chap. 21.

toujours fait l'objet de la littérature mondiale.
Les récits de Giovanni Boccaccio et de Geoffrey Chaucer, les pièces de théâtre d'Oscar Wilde, de George Bernhard Shaw et d'Henrik Johan Ibsen sont des représentations du caractère de la société bourgeoise. Les drames de William Shakespeare ne sont pas des adaptations scéniques de l'historiographie de Holinshed, mais la tentative réussie d'un poète génial de représenter la solitude des nobles dans leur misère. Ce n'est pas la noblesse d'expression du courtisan décadent qui donne finalement vie à ses personnages, mais le langage du peuple dans les expressions qui vivent encore aujourd'hui dans le langage populaire. Un destin favorable a voulu que Shakespeare vive à l'époque de la Renaissance, car aujourd'hui, il n'aurait rien trouvé qui vaille la peine à écrire.
Dans *Crime et Châtiment*, Dostoïevski a dépeint la vie des pauvres de Saint-Pétersbourg avec une précision quasi journalistique. Mais il y met aussi l'accent sur le contraste insurmontable entre le message de l'Eglise et la réalité russe. Raskolnikov, un étudiant sans racines ("scindé", son nom provient de la racine russe *raskol-*) qui devient meurtrier par besoin d'argent, s'embarque dans un raisonnement qui fait de lui un privilégié, autorisé à commettre un meurtre pour un "but supérieur". Après le crime, ce château de cartes intellectuel s'effondre et il fait l'expérience d'une solitude qui le pousse au désespoir. Ce n'est que la compassion pour Mermeladow, un homme délabré, et l'amour pour sa fille Sonja qui l'aident à se relever. Il est "seulement" condamné à sept ans de camp pénal en Sibérie pour avoir avoué son crime.

> La sentence a pourtant été moins sévère que ce à quoi on s'attendait au vu de la nature du crime, peut-être justement parce que le criminel non seulement n'a pas cherché à se défendre, mais a même manifesté le désir de s'accuser davantage.

Sonja, qui a éveillé la conscience de Raskolnikov et lui a lu le réveil de Lazare dans la Bible (2. Tome, 4. Partie, IV), conduit finalement le condamné à reconnaître sa culpabilité et à s'accuser. Au titre même du roman, qui désigne le système pénitentiaire russe, Dostoïevski oppose les notions éthiques de culpabilité et de repentir.

> Sous son oreiller se trouvait le Nouveau Testament. Il le saisit mécaniquement. Ce livre lui appartenait, c'était le même qu'elle lui avait lu à propos de la résurrection de Lazare. Au début de sa vie carcérale, il avait cru qu'elle le torturerait à mort avec la religion, qu'elle parlerait toujours de l'Évangile et lui imposerait des livres. Mais à son grand étonnement, elle n'en avait pas parlé une seule fois et ne lui avait même jamais proposé l'Evangile. Il l'avait lui-même demandé juste avant de tomber malade, et elle lui avait apporté le livre en silence. Jusqu'à présent, il ne l'avait même pas ouvert.
> Il ne l'ouvrit pas non plus maintenant, mais une pensée lui traversa l'esprit : "Leurs convictions ne peuvent-elles pas être les miennes à présent ? Au moins leurs sentiments, leurs aspirations..." ?

Il n'a plus besoin de la Bible, mais il pourrait la lire, car il a été ressuscité comme Lazare : Il était mort et il est ressuscité, il était en enfer, mais maintenant il pouvait expier son acte au purgatoire.
L'exécution de la peine n'a de sens que dans le repentir, la pénitence, la conversion et la purification. Le crime, finalement conditionné par la détresse des pauvres et la punition qui remplit les pénitenciers de parias, a motivé Tolstoï pour son roman *Résurrection*. Il a confessé son credo dans *En quoi consiste ma foi ?* Il cite Matthieu 5, 39 et commente : "Ne résiste pas au mal veut dire : ne résiste jamais au mal, c'est-à-dire ne fais jamais violence à autrui, c'est-à-dire ne commets jamais d'acte qui serait contraire à l'amour. "[11] Sa compréhension de ces vers bibliques, qu'il qualifie de clé pour la compréhension des évangiles, correspond au sens fondamental du verbe *resistere* dans la Vulgate, tel qu'il est rendu par un dictionnaire latin-allemand : s'opposer, refuser, résister, faire de la résistance, se défendre.[12]
Mais ne réagissons-nous pas tous par la révolte, jusqu'à l'agression, lorsque nous sommes attaqués ? Sans défense, nous nous livrerions sinon aux puissants qui nous soumettent non seulement à la loi, mais aussi à la politique. Le pacifisme des chrétiens est facilement considéré comme une

11 Tolstoï, L. N. En quoi consiste ma foi ? Trad. en allemand : Sophie Behr. Leipzig, Duncker & Humblodt 1885. 2e partie.
12 Georges, Dictionnaire manuel latin-allemand. Vol. 2, p. 2346.

soumission que les puissants utilisent à leur avantage. Mais nous n'agissons en chrétiens que si nous ne nous défendons pas par la violence, si nous ne poursuivons pas la spirale de la violence et así préservons notre âme. Les arts martiaux asiatiques montrent justement l'importance de s'engager avec l'adversaire, de le prendre à bras-le-corps et de le vaincre en tant qu'adversaire d'arts martiaux, et non en tant qu'ennemi.

Existe-t-il une consigne d'action plus importante que celle dans laquelle nous considérons notre adversaire comme un frère malgré tout ? Surtout lorsqu'il s'agit d'altercations qui vont jusqu'au tribunal ou de décisions face aux autorités, par exemple le recrutement qui conduit à la mort d'un autre être humain.

Si nous considérons la société humaine avec les yeux du petit prince, toutes les réalisations de notre civilisation avec leurs explications théoriques qui incitent les éducateurs à formuler des recommandations, des instructions et finalement des doctrines, nous devons admettre que nous passons à côté de l'essentiel. Comment pouvons-nous savoir quelque chose avec lequel nous ne nous sommes pas familiarisés ? Comment pouvons-nous nous faire des amis si nous ne nous engageons pas auprès des personnes que nous rencontrons ? Dans la rencontre de tant de personnes issues de cultures si différentes, notre disposition à rencontrer l'homme en tant que frère est mise à l'épreuve. Dans le passé, nous avons vu plus d'échecs que de progrès lorsqu'il s'agissait de se rapprocher, d'être accommodant et d'accepter les personnes d'autres régions et cultures. Nous faisons chaque jour l'expérience que notre comportement habituel ne nous permet pas d'avancer dans les situations difficiles. Quand, contrairement à toutes les religions et idéologies qui, en fin de compte, ne font que revendiquer l'exclusivité et veulent la séparation, accepterons-nous l'invitation du Christ à voir notre frère dans notre prochain comme base de nos décisions ?

Lörrach, le 10 novembre 2023 Bernhard Wahr
Révisé et étendu le 6 janvier 2025

Copyright ©
All rights reserved. Apart from any fair dealing for the purposes of research or private study, or criticism or review, no part of this article may be reproduced, stored or transmitted in any form or by any means without the prior permission in writing from the publisher.